

Malgré le danger, Paul Comiti a passé six semaines en Irak

Dans l'enfer de Bagdad avec un grand reporter français

DIM
22h50

Magazine
Enquête exclusive



Avec sa caméra pour seule compagne, Paul Comiti s'est immiscé dans les points chauds de la capitale irakienne. Il a réalisé un reportage exceptionnel, violent, puissant et bouleversant.

Paul Comiti, trente-cinq ans, journaliste et cameraman free lance, est un homme de convictions, un passionné, un témoin de son temps. Alors, il parcourt le globe là où les conflits meurtrissent les populations. Au lendemain de la libération de

Florence Aubenas, le 13 juin dernier, il s'est envolé pour son cinquième séjour à Bagdad, où il est resté pendant six semaines. « C'est en réalisant un sujet pour "Envoyé spécial" dont le propos était que les journalistes ne pouvaient plus exercer leur métier dans le pays que je me suis rendu compte qu'en fait, c'était possible », explique Paul, le fils du producteur Tony Comiti, qui revendique de travailler avec ses propres deniers.

« Il faut reconnaître que vivre six semaines à Bagdad, c'est compliqué au niveau de la sécurité, poursuit-il. J'ai eu recours à un garde du corps, j'ai changé de pisteur le plus souvent possible, j'ai varié mes habitudes, mes trajets, mes sorties. De plus, j'ai eu une pression énorme de l'Etat

français qui voulait que je rentre, j'étais obligé d'appeler l'ambassade tous les jours. Quant aux Irakiens, ils étaient partagés. Etant donné que l'on a versé de l'argent pour la libération de Florence Aubenas et Hussein Hanoun – c'est ce qui se dit à Bagdad –, ils estimaient qu'effectivement, deux personnes avaient été sauvées, mais que grâce à la rançon, les ravisseurs pourraient en tuer beaucoup d'autres. Ils étaient aussi étonnés de me voir, car il n'y a plus de journalistes européens sur place et les Anglo-Saxons ne sortent pas. Les civils et les militaires craignaient pour ma sécurité. »

Dans les différents quartiers de la capitale irakienne, Paul Comiti a suivi les pompiers – « J'ai fait une erreur en gar-

dant mon jean et mes Timberland ; certains ont fait l'amalgame : les Américains et les étrangers, c'est négatif – et la nouvelle armée irakienne : « Les connexions se font au fur et à mesure. Par exemple, lors d'un attentat, j'étais seul et j'ai discuté avec un lieutenant qui m'a présenté un général. Si vous allez au ministère, ils vous disent de revenir le lendemain. »

Il a aussi recueilli les témoignages de femmes et d'enfants extraordinaires. « J'ai du mal à oublier leurs regards. Les Irakiens sont des héros, conclut Paul Comiti, ils se raccrochent au moindre signe de normalité. Je veux continuer à raconter leur histoire. Je suis obsédé par l'Irak, je veux y retourner très vite. »

Sylvie Breton



Un document exceptionnel

En trois ans, le conflit en Irak a coûté la vie à plus de 25 000 civils. Aujourd'hui, Bagdad est encore en état de guerre. Paul Comiti a filmé sans artifices (certaines images sont très crues) les Bagdadis parlant librement de leurs souffrances et de leurs espoirs. Il est entré dans le quartier brûlant de Sadr City, interdit aux Occidentaux, et a rencontré trois femmes : Bouchra, caporal dans l'armée irakienne, dont la tête a été mise à prix 4 000 euros par les terroristes, Mariam, jeune députée chiite, qu'il a suivie à Mansour, les "Champs-Élysées" de Bagdad, et Jemi, chrétienne, sous-directrice de la Bourse. Des témoignages d'une force inouïe, tout comme celui de Hussein, 20 ans, qui rêve de fuir son pays.

